

Femme en danger

Elle s'appelle Daniela. Elle a 55 ans, est américaine de naissance, de parents américains. Elle croise dans une rue de Paris un jeune vidéaste qui l'arrête au hasard et lui tend un micro. Le jeune homme, Tony, visiblement d'origine asiatique, agit comme un journaliste indépendant réalisant des entretiens sous forme de micros-trottoirs, au fil des rencontres, avec des passants acceptant de lui répondre ; des entretiens portant, si j'ai bien compris, sur les réalités existentielles de leurs vies. Puis il poste la vidéo sur la Toile. C'est donc l'une de ces vidéos qui m'arrive par l'intermédiaire de l'algorithme que je vais évoquer ici. Daniela s'exprime en bon français ; à peine devine-t-on un soupçon d'accent américain. Son langage est parfois un peu leste, mais il ne faut pas trop demander d'une discussion prise sur le vif, une discussion relevant plutôt d'une sorte de délire sidérant, vécu comme réalité. L'interview dure 37 minutes. J'ai sélectionné les passages les plus marquants (un peu plus des trois-quarts de l'entretien).

*

Tony. Première question pour lancer le sujet, qu'est-ce qui fait aujourd'hui que tu es toujours célibataire ?

Daniela. À 28 ans, après une grosse histoire d'amour, mais grosse, grosse, j'ai bien regardé autour de moi, les copines qui se plaignaient de leurs compagnons, tous les divorces qu'il y avait autour de moi, les vieux couples au restaurant qui n'avaient rien à se dire, et je me suis dit, une histoire d'amour peut finir comme ça ? Aller, c'est pas la peine de le faire, il vaut mieux ne jamais signer de contrat. Lorsqu'on est bien avec quelqu'un, on reste ensemble, mais deux logements séparés. Et surtout pas d'enfants pour préserver la liberté.

Mais après, ça dépend des couples. Peut-être que pour tes amis, c'est cela qui leur arrivait, mais pour toi, ça aurait été différent.

Je voyage assez, c'était en Italie, aux États-Unis, c'était partout. Je voyais des divorces partout, où alors des gens qui tombent dans la routine. Et je me suis rendu compte quand j'étais en couple aussi, ce qui m'est arrivé trois fois de 18 à 28 ans, après deux ans, deux ans et demi, on finissait par tomber dans une routine ; c'est quand je quittais le mec que le mec commençait à me courir après : je changerai, je changerai, je changerai, reviens, reviens, mais je changerai... Vous croyez que je vais y croire, après avoir donné 25 avertissements ?

Est-ce que tu te sens plus libre après que t'as quitté, disons ce mode de vie de couple et tout ça ?

Je me sens très libre. Je crois que les gens se marient parce que la société a enseigné ça. Les gens suivent le tracé qu'il y a dans les livres ou au cinéma. Ils s'interrogent même pas. Les femmes, je vois aux États-Unis, les femmes, « bed with house and children », elles croient tout ce qu'elles voient au cinéma. Non, si on a un enfant, il faut être très responsable ; non, ça aurait duré vingt années ; je me suis dit non, libre pour toujours de choisir si je reste avec le mec ou si je m'en vais voler ailleurs. Et je peux changer de pays comme je veux, je parle quatre langues.

J'ai changé de pays 16 fois, souvent revenant vers les mêmes villes ; mais voilà, mon éducation... quand j'avais six ans j'avais fait l'Italie, après avoir traîné aux États-Unis, Italie, Espagne, Suisse, donc je parlais trois langues ; après ça, ça été la France, ça été un an en Argentine, un an en Espagne, deux ans d'université en Amérique, je suis retournée deux ans à Florence en Italie, je suis retournée un an en Amérique, de nouveau Rome, maintenant c'est les États-Unis de nouveau, on ne peut pas être plus libre.

Est-ce que tu as reçu de la pression pour avoir ce mode de vie sédentaire, te marier, avoir des enfants, et si oui, comment tu l'as vécu ?

Ma grand-mère et mon beau-père, donc troisième mari de ma mère, donc deux vieux, étaient les seuls qui n'arrêtaient pas de me dire qu'il fallait que je me marie ; au début, je me battais contre cette idée-là ; il y avait trop de dispute quand je les rencontrais une, deux fois par an ; j'ai fini par comprendre qu'il fallait mieux leur dire qu'ils avaient raison ; je leur ai dit que je pensais comme eux ; quand j'avais un petit ami, je le cachais, ou alors si je le présentais, et je disais : mais vous savez, les temps ont changé, il veut pas se marier ; plus personne ne veut se marier de nos jours ; mais, je voudrais, je voudrais bien ; il veut pas. Et ça marche, il faut pas... Quand il s'agit de religion ou de mariage, il faut dire mais oui, je suis d'accord, parce qu'autrement, ça n'en finit pas.

Est-ce que pour toi c'est impossible d'être libre quand on est en couple, ou quand on a des enfants ?

C'est impossible ; alors 1, le mariage, parce que j'ai vécu en couple, mène à la routine ; vous savez, au début on est traité comme une princesse ; et puis peu à peu, on nous donne pour acquis, surtout si on est très affectueuse, et que le mec se rend vraiment compte qu'il peut compter sur nous ; et c'est seulement quand il nous a perdu... Moi ce que je remarque, c'est que les mecs ne quittent jamais les femmes ; les mecs ont besoin de compagnie ; les femmes sont beaucoup plus indépendantes ; donc moi, c'est ce que j'ai toujours pu vérifier ; je quittais les hommes, voilà ; là, ils changeaient. Mais pour revenir à votre question 2, avoir un enfant, c'est beaucoup d'amour, beaucoup d'amour, mais c'est une cage dorée pendant vingt ans. On va tout le temps être inquiet, et je dis vingt ans, c'est le minimum ; je me suis dit, non merci.

T'as jamais voulu avoir des enfants ?

Je suis tombée enceinte trois fois, et deux des fois, il y avait un homme qui me suppliait de le garder, j'ai dit non.

Tu as avorté ?

Absolument. Et la troisième fois, ça été une fausse couche ; j'avais le rendez-vous pour avorter ; et puis vous savez que quand on est enceinte il faut le garder deux mois et demi, trois mois avant de pouvoir avorter, en tous cas c'était comme ça avant ; quand j'ai vu que j'ai fait une fausse couche à la maison toute seule, j'ai organisé une grande fête, j'ai appelé toute la ville, j'étais à Rome, on a dansé jusqu'à quatre heures du matin.

En fait, ça t'a jamais intéressée d'être maman, d'avoir cette vie, quoi ?...

Non, parce que ce qu'on nous présente dans les livres, la beauté du mariage, elle n'est pas réelle ; les gens qui sont mariés, qui ont l'air heureux, il y en a combien de couples sur 100 ? Peut-être trois, quatre, mais il y a beaucoup de routine, beaucoup d'ennui, sinon les hommes mariés ne seraient pas là à chercher des aventures, à droite et à gauche. Et j'ai trop d'hommes mariés qui cherchent ailleurs. Et je vois que les femmes s'emmerdent. Donc allez, non (inaudible).

Même tes proches te disent ça, tes amis et tout ?

Mes copines se plaignent tout le temps de leurs maris et n'osent pas divorcer parce qu'elles ont peur de la solitude.

Toi, tu n'as pas peur de la solitude ?

Vous savez, la solitude est plus grande quand on se glisse dans le lit près d'un autre corps, alors qu'on ne voudrait ne pas y être. La solitude, elle y est, bien sûr, mais moi, je suis franche : la liberté et la solitude, ça va main dans la main. On va être très libre, et de temps en temps il y aura des moments de solitude. Mais c'est mieux que l'ennui et la solitude en couple. Il faut savoir porter le fardeau.

Quand tu seras plus âgée, on va dire... « mamie », tu n'auras pas peur d'être dans cette situation encore ?

Ça m'est venu à l'esprit, mais on ne peut pas vivre toute sa jeunesse en pensant... parce qu'on me l'a souvent dit quand j'étais plus jeune : mais qu'est-ce que tu feras plus tard, tu seras seule... toute sa jeunesse en pensant à plus tard quand on sera seule, il se peut qu'à quarante-cinq ans, à cinquante-cinq ans on soit écrasé par une voiture... Non, non, vivons la vie maintenant, et ce qui se passera se passera, et puis je peux très bien aller vivre dans un pays merveilleux, aller au Mexique où il fait chaud toute l'année, la vie est facile, pas cher ; je veux dire si j'ai une grande maladie, il y a l'euthanasie de nos jours, et puis au moins, je ne laisse personne derrière moi, aussi, qui souffre ; je peux mettre fin à mes jours quand je le désire. Parce que ça aussi il faut le considérer ; si on arrive à quatre-vingts ans et qu'on est plus tout à fait mobile, et qu'on souffre, autant vivre jeune et bien s'amuser... vous savez, aux États-Unis, il y a des mamies de quatre-vingt-cinq ans, quatre-vingt-dix ans, sur des patins, les rollers, elles passent à toute vitesse, elles vivent, elles vivent comme des jeunes, alors qu'en Europe, les femmes de quarante-cinq ans, cinquante ans, je les entends dire « je suis vieille, je suis vieille », les hommes disent la même chose : « je suis vieux ». Mais qu'est-ce que c'est que ça ? N'importe quoi pour moi (euh, pas très pertinent la comparaison, Daniela !).

Pour en revenir à tes amies, de quoi elles se plaignent ?

Ils s'engueulent, elles se plaignent, mais c'est l'ennui dont elles se plaignent... En fait, on voit chez elles, on voit dans leur expression, la lassitude. Il y a une chanson française, je l'ai entendue une seule fois en Amérique : « La vie de célibataire, la solitude, la vie de couple, la lassitude... » — C'est Stromae ça, non ? — C'est qui ? — Stromae — Donc vous le connaissez ? — Attends, je te la fait écouter, là — Ah, oui ? D'accord, d'accord... Je disais, c'est une chanson tellement réelle...

Pour en revenir à toi, par exemple, imagine que tu rencontres un homme, mais justement ça te permet d'avoir une liberté aussi, où il a son chez lui, toi t'a ton chez toi, et vous vous retrouvez et vous construisez quand même quelque chose avec. Ça te conviendrait ou pas du tout ?

C'est toujours comme ça que je l'ai fait. Parce que je voulais. Les mecs disent toujours non, allons vivre ensemble, allons vivre ensemble ; mais parce que je tombe sur des italiens surtout, parce que je suis presque plus italienne maintenant, parce que j'ai passé la moitié de ma vie là-bas. Ça fait plus de trente ans que les italiennes disent non au mariage ; les couples restent ensemble mais ne se marient pas. Les hommes voudraient tous se marier. Ce sont les femmes qui disent non. Donc, moi, bien sûr, construire quelque chose ensemble, mais absolument.

Mais t'as jamais voulu des enfants, c'est ça qui conditionne aussi ?

C'est trop une prison dorée. Beaucoup d'amour, mais tout le temps m'inquiéter toute la journée au lieu de vivre ; non, non, non, non, je veux dire le monde est grand, voyageons ; la seule manière d'être heureux, ce n'est pas celle qu'on nous a racontée dans les livres, quand nous étions petits, et les gens n'utilisent pas assez leur cerveau, les femmes surtout, pour penser est-ce que ce truc est vraiment pour moi ; il faut se poser la question ; c'est quelque chose de très sérieux, mettre un enfant au monde ; il faut très, très bien le faire ; je me suis dit : c'est pas pour moi.

Aujourd'hui, même si t'as choisi ce mode de vie, tu te sens plus heureuse ?

Absolument, absolument, je n'ai aucun regret. La liberté, c'est beau ; il y a de la solitude, absolument ; mais vous savez, de nouveau ça va avec la liberté, avec la liberté.

L'un ne va pas sans l'autre...

Exactement. Les gens qui ont peur de la solitude restent intrapolati ; comment est-ce qu'on dit ça en français, je ne sais pas, mais c'est intrapolati, il reste coincé dans la vie de couple,

attaché à quelqu'un d'autre, dont ils se plaindront toute la vie, juste pour avoir un corps à côté d'eux au lit la nuit ; mais qu'est-ce que c'est ce truc ? Non.

Parce que j'ai l'impression que tu n'as pas peur d'être seule, même si on va plus loin, peur de mourir ?

Vous avez très bien compris ; je n'ai jamais eu peur de la mort, jamais, jamais, jamais ; si on est mort, on ne souffre pas ; j'aurais peur de laisser un enfant au monde ; là, oui, il faut avoir peur de mourir ; mais si je laisse pas d'enfants, ça va, ça va, il ne faut pas avoir peur, il faut vivre à fond. Vous savez, je vais même vous confier, je souffre d'épilepsie ; je vis avec cinq crises d'épilepsie par mois qui durent une minute seulement, c'est rien ; mais quelque fois je me casse des os en tombant ; eh bien, vous savez, je me lance quand même dans la mer, et je vais nager bien loin à Los Angeles, et je me dis il faut vivre à fond ; ce qui se passe, se passe.

Est-ce qu'il y a un événement qui t'a fait vivre comme ça ? Ou t'a toujours été comme ça, depuis toute petite ?

J'ai toujours été comme ça ; mais je crois que c'est la grande indépendance avec laquelle j'ai grandi, ça ne peut être que ça. Alors je sais que mon cas est extrême ; je ne veux pas dire à toutes les femmes suivez mon exemple, parce que, moi, ça été une famille de divorcés, des parents qui n'ont pas été là ; les femmes devraient vraiment, vraiment, même si elles viennent de familles unies, réaliser que beaucoup de ces familles unies ne sont pas toutes heureuses, que leurs parents souvent ne sont pas heureux, que d'avoir un enfant c'est une grosse charge, que c'est une grosse prison, et de nouveau que la vie ne doit pas être comme on la raconte dans un livre ; qu'elles peuvent être plus libres que ça, qu'il y a plusieurs manières d'être heureux.

Qu'est-ce qui te plaît dans la liberté ?

Faire ce que je veux ; rester au lit tard le matin, dire à mes étudiants, oui, j'enseigne à trois heures de l'après-midi ; bon, sauf quand il y a de l'interprétariat, la simultanée, là il faut se lever, mais c'est juste quelques mois par an.

Après, pour être libre, il faut aussi être responsables de sa propre vie...

Oui, bien sûr, il faut avoir le sens des responsabilités ; et je suis très reconnaissante du fait que je ne sois jamais tombée dans l'alcool, dans les drogues...

Est-ce que pour toi c'est un sacrifice le fait d'être mère, le fait d'être mariée et tout ça, sacrifier sa propre vie ?

Absolument, parce que le mec peut faire ce qu'il veut. Quand les mecs ont voulu des enfants avec moi, moi je leur ai dit : « moi si j'étais homme, je ferais comme toi, j'insisterais, parce que si un jour quelque chose se passe entre nous, on se sépare, toi tu peux refaire ta vie, et tu auras ton enfant deux week-end par mois ; moi je serais clouée avec un enfant et avec un travail ».

Parce que d'une certaine manière, en fait, faire des enfants, c'est comme si on transmettait quelque chose ; toi, si tu regardes ta vie, qu'est-ce que tu aimerais transmettre, ou tu le fais déjà même ?

Je transmets beaucoup à mes étudiants. J'organise des groupes dans des cafés, je leur enseigne les langues en riant et en parlant de tout. On regarde les gens autour de nous, on les décrit, on parle de la vie de tous les jours, je leur demande comment vont leurs relations d'amour, on parle beaucoup de sexe aussi, on parle de tout. Donc je crois que je leur transmets beaucoup de cette manière-là ; je crois que c'est pour ça que j'en ai qui restent avec moi ; ils sont là depuis un an et demi, deux ans facile, parce que c'est une fois par semaine ; ils savent que de pratiquer régulièrement, c'est bon ; je crois que le fait que je parle si ouvertement — sûrement leurs parents ne l'ont pas fait —, je crois que je suis déjà en train de beaucoup transmettre, parce qu'ils se confient à moi.

Indirectement, c'est comme si c'étaient tes enfants, parce que tu leur apprends des choses.

Je sens ça un peu, hein... Ils ont vingt-cinq ans, vingt ans, trente ans, et je les adore, je les adore... Au début, ils me voyaient d'une manière bizarre parce que je parle vraiment de tout pour les faire rire ; je sais pas, une femme passait, je disais « regarde le gros cul, est-ce qu'elle est ton type ? Est-ce que tu aimes les gros culs ou est-ce que tu aimes les gros nichons ? » (rires). Alors il voyaient que je parlais de tout librement comme ça, ils se disaient mais qu'est-ce que c'est que ça ? Ils n'avaient pas confiance ; maintenant, ils ont compris que je ne suis pas quelqu'un qui leur saute dessus, du tout, que c'est ma manière libre de parler et on parle de tout. Par exemple, il y a quelques mois, j'ai demandé à une étudiante Anita : « Alors est-ce que tu as trouvé un petit ami ? » et elle m'a dit, le tout en espagnol « non » ; j'ai demandé pourquoi ; elle m'a dit : « mais tu sais, les hommes, les garçons, n'abordent plus les femmes comme autrefois », ce qui est trop vrai ; et c'est parce que les hommes restent chez eux avec leur main droite (rires)... Et l'ordinateur...

C'est ton côté américain ça, non ?

Ah non, les Américains... Les Américains, ils disent bonjour à tout le monde. Il y a beaucoup de cordialité, beaucoup de courtoisie, ils sont très friendly, si on est deux, oui on parle de sexe, absolument. Mais en groupe, non ; c'est plutôt les Italiens qui vont parler ouvertement de sexe.

Aujourd'hui, c'est quoi qui te rend heureuse ?

La liberté à nouveau. Je suis très reconnaissante d'avoir un studio en location sur la plage à Venice Beach, et d'avoir pu m'acheter un petit 24 m² dans la rue Mouffetard en 2016, et pouvoir venir deux, trois mois par an ici, faire mes sauts en Italie, voir mes copains. Cette grande liberté de travailler sept mois par an, et d'avoir le reste du temps libre ; je passe un mois et demi au Mexique, l'hiver quand il fait trop froid, en Californie, je viens ici en automne quand il fait pas encore trop froid ; c'est cette liberté de faire ce que je veux, ce que je pourrais pas faire si j'avais un mari, un enfant, un chien ou des plantes ; quand on a des plantes, des animaux, des enfants, un mari, on les laisse avec qui si on veut partir ?

En fait, t'as pas beaucoup d'attaches ?

Non.

Tu évites ?

Ah, absolument. J'ai évité. Et les hommes se sont beaucoup... comment est-ce qu'on dit... fâchés, l'ont pris très, très mal... Il y a eu un homme, par exemple, ça fait déjà vingt ans, Enrico, qui voulait le mariage à tout prix ; je lui avait annoncé dès le départ que je ne voulais pas me marier ; je crois qu'il pensait que j'allais changer d'opinion ; parce que trois ans après, il me le lançait à la figure tout le temps que de toute manière j'allais pas me marier, j'allais pas me marier, j'allais pas me marier, mais je veux dire, si j'avais annoncé les choses d'une manière différente ? Les hommes ne comprennent pas... Il y en a eu un autre après, il y a dix ans, lui ne voulait pas le mariage, il voulait vivre ensemble ; mais vous savez, les mecs, en général, ils ne veulent pas rentrer dans un foyer vide. Il faut dîner avec quelqu'un ; les hommes, ils ont besoin d'une femme qui leur font la popote, ils ont besoin de compagnie, ils ont besoin d'être dorloté comme par leur maman. En tous cas, les Italiens (rire de D.). Les Américains sont heureux avec leur main droite. Et malheureusement, le monde est en train de s'américaniser...

Est-ce que pour toi ça veut dire que les hommes sont de plus en plus efféminés ?

Oui, malheureusement, très malheureusement. Et c'est encouragé, et ça je ne peux pas vous dire pourquoi ; c'est encouragé, on me l'a dit ; un prof de Fac, canadien au Mexique me l'a dit

que c'était très encouragé dans les Facs ; quand j'ai répété ça à un autre prof de Fac en Californie, il m'a dit que là-bas aussi ; et je suis allée à Vancouver au Canada, c'était très, très, gay, beaucoup plus qu'à San Francisco, c'est un peu triste ; alors je sais que les gay nous dirons que les gays ont toujours existé, mais nous le savons ; mais maintenant, c'est à la mode ; alors maintenant, c'est « aller, soit cool devient gay » ; et moi je pense que quand vous voyez deux femmes, main dans la main, s'embrasser, vous savez, très souvent, très souvent, leur instinct ne serait pas d'être gay à mon avis ; c'est simplement que maintenant c'est la mode... 1, c'est la mode, 2 il n'y a plus de mec ; parce que les bons sont pris, pardon, les bons sont gays, les décents sont mariés, il reste plus que les merdes, aller ! (rires de D.)... Les femmes le font beaucoup par mode ; et j'ai une copine à Rome qui m'a dit qu'elle était lesbienne parce qu'elle se trouvait moche, et elle m'a dit qu'elle avait aucune chance avec les mecs ; et qu'elle avait d'autres copines qui étaient comme ça. Donc, chez les femmes, je sais qu'il y a cette raison-là, et beaucoup par mode. Maintenant quand vous voyez deux hommes s'embrasser avec passion, ce n'est jamais la mode ; eux, c'est du vrai. Donc, c'est plutôt effrayant.

Comment tu vois l'avenir entre relations hommes-femmes, hommes-hommes, femmes-femmes, entre humains.

Ça va être un monde de plus en plus gay masculin ; et les femmes qui devront être en couple, rester ensemble pour se tenir compagnie, parce qu'elles sont lesbiennes, certaines, ce sera plutôt je me cherche une compagne, je crois, pour moi c'est devenu un peu ridicule. Tant que c'étaient les copains... On disait quéquette à l'époque, c'est ça, oui ?... Les copains quéquettes amusants, les bons amis qui nous aidaient à choisir dans la mode et tout ça, c'était sympa ; maintenant, c'est gros mecs machos, tout dépilés par ci, bien forts, je les sens jaloux des femmes souvent ; parce qu'il y a une chose qu'ils ne pourront jamais avoir — ils peuvent se dépiler, ils peuvent être à la mode, mais ils ne pourront jamais avoir un vrai vagin. Donc, ils sont jaloux de la femme. Une chatte, ils ne pourront pas l'avoir, une vraie (Tony est plié) ; et quand ils voient une femme qui a une vraie chatte et qui a des opportunités, qui peut séduire des mecs hétéros, et qu'eux ils ont un peu de mal à séduire des mecs hétéros, il y a de la jalousie, ils sont aigris ; parce que vous savez les hommes gays ont une obsession, il voudraient corrompre tout ce qui reste des hommes hétéros.

On va recentrer sur toi, et finir la vidéo. Donc le fait que tu as choisi cette vie-là, pleine de liberté, pas trop d'attaches, ça te rend heureuse plus que si jamais tu l'avais été ?

Je vous garantis que oui. De temps en temps je vois un couple, tout bossu, on voit deux petits vieillards heureux comme tout, et ça se lit sur leur visage qu'ils ont passé une vie ensemble et qu'ils sont heureux, et c'est beau comme tout et c'est très, très, rare. Souvent, quand je parle même avec des femmes que je ne connais pas au café, parce qu'à Los Angeles, tout le monde parle avec tout le monde, et je les vois avec un bébé et je leur dis, ah, lala, et elles me disent, t'a bien fait de ne pas le faire ; et elles se mettent à parler, et elles me disent que si elles pouvaient revenir en arrière, elles ne le feraient pas. Il y en a quelques-unes qui l'admettent. Je crois que beaucoup ne l'admettent pas, parce que un, pour sauver les apparences ; deux il y a le fait de se convaincre aussi. Si on admet, on peut tomber dans la dépression. Donc elles doivent préserver un peu les apparences aussi pour elles-mêmes, pour y croire ; mais je crois que c'est impossible de ne pas tomber dans une routine, l'ennui ; non, non, non, non, je ne pourrais pas.

Et est-ce que pour toi, c'est impossible d'éviter ça, c'est-à-dire mariée, d'être en couple avec des enfants, mais d'éviter d'être ennuyée et de vivre des aventures de manière quotidienne.

Mais ce que je crois pour commencer, que les enfants, en général, rompent la bonne entente qu'il peut y avoir dans un couple. C'est aussi pour ça que je n'ai pas voulu en avoir. Quand je suis tombée enceinte la première fois à vingt-sept ans et que cet homme, Ettore, voulait l'enfant

à tout prix ; je l'aimais tellement, tellement, on était tellement amoureux, et lui, il y tenait tellement à l'enfant, que j'ai eu très peur de le perdre à cause de l'enfant. Je me suis dit si Ettore n'est pas là un jour ; pour moi, non, non, non, non, j'ai eu très peur de ça.

Et c'est arrivé ?

Ben, j'ai avorté. Donc, ça y est ; deux ans après, je l'avais quitté, donc ; parce qu'un Sicilien, c'est impossible à vivre.

On sent que tu as du vécu, de l'expérience, et que tu sors des codes ; c'est-à-dire que c'est commun pour tout le monde de se dire tu vas aller à l'école, faire des études, avoir des diplômes, trouver un travail, faire des enfants. Mais toi, tu sors de ça...

Oui, mais j'ai grandi sans codes. C'est mon éducation qui a fait ça aussi, hein... Est-ce que je devrais le dire ?... (Tony opine. Daniela revient sur son enfance, certes d'un milieu aisé, mais fracassée par la désinvolture de ses parents.)

Est-ce que tout ça, ça t'a appris à ne compter que sur toi-même, et à t'aimer toi-même plus que d'autres personnes ?

Oui, ceci dit plus que d'autres personnes, mon Dieu ! Moi quand je suis avec un homme, je me donne, mais à fond ; même quand je quitte un homme, je suis capable de faire des années de dépression, alors que le mec me dit reviens, reviens, je changerai... Je sais que le mec ne changera jamais, donc je n'y retourne pas ; mais je suis capable d'une bonne dépression parce que je me donne énormément. J'aime plus que ce qu'ils sont capables d'aimer. J'aime trop probablement à cause de mon trop grand besoin d'amour. J'ai un besoin d'amour, mais extrême. Je suis la personne la plus affectueuse au monde. Je crois que c'est pour ça que les hommes ne m'ont jamais quittée. On compte trop sur moi et on me donne pour acquise. On se dit celle-là, elle ne foutra jamais le camp, et après ça, ils voient si je ne foutrai jamais le camp...

Est-ce que tu te donnes parce que tu aimerais recevoir le même type d'amour, la même intensité ?

Oui, mais je donne parce qu'on me donne. Moi, je ne tombe jamais amoureuse, du fait que j'ai été beaucoup abandonnée quand j'étais petite, je ne tomberai jamais amoureuse d'un homme qui n'est pas mort pour moi ; c'est lorsque je vois un mec mort pour moi que je peux me laisser aller, et tomber vraiment amoureuse ; et dans ce cas-là je tombe amoureuse, et c'est là que je donne beaucoup. Attention, c'est parce que le mec est en train de me donner 100 ; mais après je me retrouve à donner cent plus, et le mec commence à aller 90, 80 ou 75 ; il descend à 65, j'accepte pas.

Pour toi, c'est quoi les avantages d'être en couple ?

Oh, ben c'est bien de partager la vie, de partager tous les instants ; c'est beau le partage, on est fait pour être à deux ; la liberté, à nouveau, vous le savez, c'est mieux que d'être dans l'ennui, mais la vie, elle est mieux à deux quand même ; de tout partager ce que l'on voit, de pouvoir échanger de l'affection, tous les jours, pouvoir tout commenter avec quelqu'un, deux corps qui s'unissent chaque nuit, mais c'est beau comme tout, l'amour, l'amour, l'amour, moi je suis amoureuse de l'amour ; j'adore la liberté, parce que la liberté me sauve de l'ennui, de la cage que peut être un couple, mais je suis une grande amoureuse de l'amour. (Dans la réponse à la question suivante, Daniela maintient néanmoins cette liberté qu'elle s'ingénie à vouloir introduire dans la vie du couple. Mais s'octroyer une liberté formelle en ignorant celui avec qui on partage la vie, partage dont elle fait l'apologie ci-dessus, c'est introduire un ferment de dissolution et ruiner l'existence-même du couple et sa raison d'être.)

T. Daniela, merci beaucoup. Est-ce que tu veux dire le mot de la fin ?

D. *Non, non, merci de cette interview, Tony. J'espère que j'ai bien répondu. C'est tout.*

*

Daniela fait partie de ces personnes aux semelles de vent qui ne se retrouvent dans aucune identité définie, sans attaches précises, un peu comme ces gens qui se prétendent citoyens du Monde, des sans-frontiéristes de partout et nulle part ; l'expression « citoyen du Monde » ne signifiant rien, car on est nécessairement citoyen de quelque part, d'un lieu, d'un groupe défini, la cité (telle est la définition du mot pour les Grecs anciens) ; sinon rien n'empêche de se revendiquer citoyen de Mars ou de la Lune. Daniela n'aborde pas sa problématique personnelle sur le plan politique, pas plus qu'elle ne l'aborde en féministe. Si tel avait été le cas, je n'aurais même pas écrit le premier mot de cette chronique. Si on voulait la classer, pourrait-on dire qu'elle appartient à la catégorie des bourgeoises-bohèmes, une de ces bobos libérales-libertaires, vaguement gauchiste, ou de ces mégères imbuables, se prenant pour le nombril du monde, prétentieuses, geignardes, ayant la vie facile et se plaignant de tout ? Son cas est peut-être plus compliqué.

En fait, elle se situe sur un autre registre plus psychologique, faisant d'elle la victime de la non-éducation qu'elle a reçue d'une mère intermittente mariée trois fois, s'étant éclipsée du ménage durant dix ans, et d'un père qui l'a élevée, la prenant avec lui aux vacances ; c'est dans ces circonstances qu'elle a pu constater qu'elle avait un papa alcolo qui multipliait les conquêtes. À force d'avoir été trimballée de pays en pays, d'institution en institution, et de subir une vie brisée en mille morceaux, tant sur le plan géographique, familial, social, que sentimental, elle ne parvient plus à recoller les morceaux ; ce qui annonce pour elle une fin de vie difficile remplie de solitude. J'ignore si elle a une fortune familiale, si son activité d'interprétariat et les quelques cours de langues qu'elle donne lui rapportent beaucoup d'argent, mais tout le monde n'a pas les moyens de passer l'hiver au Mexique, l'été dans son loft de Venice Beach, l'automne à Paris dans son pied-à-terre de la Mouffe, et, avant de retourner au Mexique, de passer une partie de l'hiver avec ses copains italiens, poilus juste ce qu'il faut, mais pas les Siciliens, ils ne sont pas vivables. Le mariage la terrorise ; elle nous sert sa phobie de l'ennui et de la routine, mais c'est un prétexte : elle quitte les hommes par peur qu'ils ne la quittent (syndrome de l'abandon). La liberté est quand même plus douce quand on vit seule, qu'on n'a pas d'enfant (oh, l'horreur de la cage dorée !), pas d'animaux ni de plantes, et surtout pas de ces « mecs » lourdingues qu'on appelle maris, qui s'agrippent à vous et qu'on traîne avec soi comme des boulets (lesquels boulets peuvent aussi se révéler bon maris et pères attentionnés : il n'est pas interdit d'y croire !), et qu'au final on n'a rien à quoi s'attacher, rien ni personne à aimer. En plus, si elle n'a pas eu d'enfants, elle a néanmoins fabriqué et envoyé au Paradis des petits anges ; on reste stupéfait de l'entendre dire qu'elle a réuni ses amis autour d'une fausse couche, à seule fin de fêter sa liberté retrouvée. Mais quels milieux cette dame a-t-elle fréquentés ?

En face, Tony, probablement Chinois du XIII^e arrondissement, paraît avoir été un garçon bien élevé par son papa et sa maman avec de bons principes de vie, même s'il a l'air de connaître, lui aussi, de sérieux problèmes existentiels ; on voit comment, par ses questions pertinentes, il tente de faire sortir Daniela de son déni de femme qui ne s'accepte pas, pour la ramener à sa condition de femme réelle et aux joies simples d'une vie familiale assumée, parfois difficile, mais comblée, ô combien, de l'amour des siens. Il parvient à la faire douter d'elle-même, et réussit même à faire en sorte qu'elle en arrive à démentir tout ce qu'elle affirmait auparavant. C'est très net dans ces trois derniers passages :

« ...Même quand je quitte un homme, je suis capable de faire des années de dépression, alors que le mec me dit reviens, reviens, je changerai... Je sais que le mec ne changera jamais, donc je n'y retourne pas ; mais je suis capable d'une bonne dépression parce que je me donne énormément. J'aime plus que ce qu'ils sont capables d'aimer. J'aime trop probablement à cause de mon trop grand besoin d'amour. J'ai un besoin d'amour, mais extrême. Je suis la

personne la plus affectueuse au monde. Je crois que c'est pour ça que les hommes ne m'ont jamais quittée. »

« ...Oui, mais je donne parce qu'on me donne. Moi, je ne tombe jamais amoureuse, du fait que j'ai été beaucoup abandonnée quand j'étais petite, je ne tomberai jamais amoureuse d'un homme qui n'est pas mort pour moi ; c'est lorsque je vois un mec mort pour moi que je peux me laisser aller, et tomber vraiment amoureuse ; et dans ce cas-là je tombe amoureuse, et c'est là que je donne beaucoup. Attention, c'est parce que le mec est en train de me donner 100 ; mais après je me retrouve à donner cent et plus, et le mec commence à aller 90, 80 ou 75 ; il descend à 65, j'accepte pas. »

« ...C'est beau le partage, on est fait pour être à deux ; la liberté, à nouveau, vous le savez, c'est mieux que d'être dans l'ennui, mais la vie, elle est mieux à deux quand même ; de tout partager ce que l'on voit, de pouvoir échanger de l'affection, tous les jours, pouvoir tout commenter avec quelqu'un, deux corps qui s'unissent chaque nuit, mais c'est beau comme tout, l'amour, l'amour, l'amour, moi je suis amoureuse de l'amour ; j'adore la liberté, parce que la liberté me sauve de l'ennui, de la cage que peut être un couple, mais je suis une grande amoureuse de l'amour. »

Et là, ça change tout. Où l'on voit que Daniela a un bon fond malgré elle, qu'elle plastronne, fait la maline, la bravache, donne l'impression de prendre la vie avec désinvolture, comme pour nier l'évidence qui s'impose à elle : elle est malheureuse, et tout dans sa démarche hurle son mal-être profond. La preuve qu'enfiler les institutions scolaires n'ont pas eu que des mauvais côtés pour sa formation morale : il en reste quelque chose qui tendrait à la rendre sympathique ; mais elle souffre intérieurement, comme une herbe folle qui n'a pas éclot sur le bon terrain et ne s'en remet pas. À 55 ans, elle est encore belle femme ; elle est prise de profil, mais, à un moment fugace où elle fait face à l'objectif, on voit bien que son visage est « éprouvé », c'est-à-dire qu'il trahit les traumatismes intérieurs qu'elle subit, même si elle ne dit pas tout.

À un autre moment, elle fait allusion aux « vieux couples qui n'ont rien à se dire » ; mais plus loin, elle reconnaît : « *De temps en temps je vois un couple, tout bossu, on voit deux petits vieillards heureux comme tout, et ça se lit sur leur visage qu'ils ont passé une vie ensemble et qu'ils sont heureux, et c'est beau comme tout et c'est très, très, rare.* » Très rare ? Les gens heureux n'ayant pas d'histoire, font rarement savoir qu'ils existent. Sauf quand ils fêtent leurs noces d'or ou autres. Affirmer que les vieux couples n'ont rien à se dire, c'est oublier qu'arriver à un certain degré de fusion duale, ils n'ont parfois plus besoin de se parler ; tout est d'instinct entre eux : ils se comprennent d'un simple regard, d'un geste, d'un souffle, et n'éprouvent nul besoin d'étaler leur mal de vivre aux yeux d'autrui.

Finalement elle aime les vieux, mais aussi les enfants, même si elle reconnaît que ce n'est pas pour elle : « *Si on a un enfant, il faut être très responsable* » — « *Un enfant, c'est beaucoup d'amour, beaucoup d'amour, mais c'est une cage dorée pendant vingt ans* » — « *C'est quelque chose de très sérieux, mettre un enfant au monde ; il faut très, très bien le faire ; je me suis dit : c'est pas pour moi.* »

Elle se prive du bonheur de l'enfantement par peur de la vie, et cette peur, qui prend son origine dans son enfance, est son mal de vivre à elle ; un mal de vivre qu'elle ressent au point d'affirmer qu'elle n'a « *jamais eu peur de la mort, jamais, jamais, jamais.* » Décidément, Daniela est un « chaos de contradictions », un bloc d'égoïsme, il faut bien le dire. Elle a peur de vivre, mais n'hésite pas à affirmer qu'elle n'a pas peur de la mort. Ce qui signifie qu'elle y pense, même si elle n'est pas hantée par la mort. Elle évoque l'euthanasie, probablement pour ne pas employer le mot suicide, et lance comme par défi : « *je peux mettre fin à mes jours quand je le désire.* » Toujours la contradiction : sa liberté lui vaut la solitude, mais elle préfère la solitude à l'aliénation maritale avec son ennui et sa routine, ne cesse-t-elle de répéter. Quelque chose me suggère que des Daniela, cela doit courir les rues en France ; je parle bien de Françaises.

Si l'on pouvait prodiguer un conseil à Daniela, si elle pouvait entendre, ce serait de lui dire de se poser quelque part, de trouver un brave pépère de son âge, puis de le coucouner à l'en faire claquer ; eh oui, Daniela, les hommes ont besoin d'une maman. Et les vieilles, elles y tiennent à leurs petits vieux avec lesquels elles ont passé toute ou partie de leur vie, et ont partagé ensemble les bons comme les mauvais jours. Et les vieux aussi, ils tiennent tout autant à leurs tendres petites vieilles. Vous pourriez envisager une fin de vie agréable, avec ses hauts et ses bas comme toujours, parfois avec ses drames ; vous pourriez chasser vos idées noires, retrouver un certain équilibre psychologique qui vous manque cruellement, d'autant qu'étant affectée d'une maladie pouvant se révéler handicapante, vous ne seriez plus seule. Passé un certain âge, l'ennui, la routine n'ont plus de sens. On finit par s'habituer à tout.

J'ai souvenir d'une vidéo présentant une dame âgée venant de perdre son mari. L'objectif la saisit alors qu'elle est en robe de chambre devant la machine à café. Elle est secouée de snifs humides au souvenir de son regretté époux. « Depuis notre mariage, tous les matins il me servait le café », dit-elle. Puis, heurtant d'un geste maladroit la tasse au bec verseur, elle répand le café sur la machine. « Vous voyez, je ne sais même plus faire le café ! », et les larmes de chagrin de repartir... Ah, ces petites marques d'attentions, ces petites préventions qui font tant le bonheur des dames, les vraies, les femmes qui aiment les hommes qui les aiment ; constatons au passage que si servir le café à madame tous les matins a été la seule contribution aux travaux du ménage, papa a dû passer une belle existence à se faire dorloter par maman. (*Mars, 2024*)
